

Un filet de voix juste, dont elle savait bien se servir, lui permettait d'interpréter avec finesse et agrément certaines chansons de Dupont.

La *Mère Jeanne* était son triomphe ; elle le disait si bien, ce chant devenu populaire, que le nom lui en était resté. On la connaissait bien plus dans le quartier sous le nom de la *Mère Jeanne* que sous celui de Mme Dupont.

C'était un charme de lui entendre moduler cette poésie ; elle aimait tout ce monde rustique, elle faisait grouiller tout ce bétail autour de la brave et rude paysanne. Puis sa voix s'adoucissait à la fin de la strophe, la jeune fille souriait au chant de ses pinsons ; la poésie succédait à la prose de la basse-cour, le chant des oiseaux au groupement des porcs ; la jeune femme était alors vraiment jolie et séduisante. Il n'en fallait pas tant pour ravir et entraîner Dupont... A la satisfaction de tous les intéressés et avec l'acquiescement de la famille du poète, la jeune *Mère Jeanne* devint Mme Pierre Dupont (E. Flotard.)

Elle mourut peu d'années après, d'une maladie de poitrine. Aucun enfant n'était né de cette union.

Bien qu'il fût très bon pour sa femme, Dupont ne la rendit pas heureuse. Appelé souvent dans des réunions artistiques, politiques ou soi-disant telles, il ne savait pas résister. Là où on le conduisait, il allait, chantait, buvait et s'oubliait quelquefois jusqu'à disparaître de chez lui pendant un temps très prolongé. La pauvre Elisa s'inquiétait de ces absences, se mettait à la recherche de son mari et finissait par le ramener au logis. Ce n'est pas tout : plusieurs fois, la misère fut grande dans le pauvre ménage. Dupont raconte ainsi la triste origine de *La chanson du pain*.

■ C'était en hiver, il faisait un froid de loup, la neige courait la ville. Le pain était très cher, à sept sous la livre, mes ressources étaient épuisées, je regardais machinalement par la fenêtre le jardin tout blanc de neige, lorsque Elisa, s'approchant de moi, me dit en souriant tristement :

— J'ai bien faim !

— C'est bien, lui dis-je, le temps de faire une petite course, et je rapporterai ce qu'il faut.

Je sortis, je franchis la grille du Luxembourg et j'errai machinalement par les allées, sans même me demander quel parti je pourrais

prendre. Tout à coup l'horreur de notre situation m'apparut :

— Pas de pain ! me disais-je, pas de pain ! Mourir de faim faute d'un morceau de pain ! Mais c'est horrible, c'est impossible !

Je marchais à grands pas, je tremblais de froid, et je répétais :

“ Du pain, du pain, il faut du pain...”

Ma chanson naissait naturellement dans ma tête et sur mes lèvres :

On n'arrête pas le murmure
Du peuple lorsqu'il dit : j'ai faim.
Car c'est ce cri de la nature,
Il faut du pain, il faut du pain...

Mon chant était fait ; je courus chez mon éditeur, qui m'avança une petite somme, grâce à laquelle nous avons pu déjeuner, et de quel appétit !

IX. LES DERNIÈRES ANNÉES ET LA MORT

Cette chanson et quelques autres déclamées dans des réunions révolutionnaires valurent à leur auteur des poursuites devant les tribunaux. Après le coup d'État du 2 décembre 1851, Dupont fut condamné à sept années d'exil à Lambessa. Il se cacha pendant quelque temps chez son ami Gudin, le peintre de marines : il fut découvert et arrêté, mais de hautes influences agirent en sa faveur auprès de la princesse Mathilde qui obtint sa grâce.

Renonçant alors à la politique, le chansonnier revint à Lyon, où il vécut au milieu de sa famille et de ses amis, malgré l'offre de reprendre son poste à l'Académie, en tenant compte de tous ses appointements arriérés.

Après la mort de son père, survenue en 1858, il séjourna quelque temps à Provins, où il composa *Le chant des Alpes*, à l'occasion de la guerre d'Italie. A partir de 1862, il s'établit définitivement à Lyon, et logea chez son frère, dans la rue qui porte aujourd'hui le nom de *Pierre-Dupont*.

Dans ses dernières années, il composa ses *Eglogues* (publiées en 1864), dont la valeur est contestable. Il s'occupait aussi à un grand poème intitulé *Le Rhône*. Son manuscrit qu'il portait toujours sur lui s'égara, et, malgré toutes les recherches, on n'a jamais pu en retrouver la trace.